

« NOUS N'AVONS JAMAIS RIEN VU DE PAREIL » (Mc 2,12)

## INTRODUCTION - 1

# « Combien ne faut-il pas que je sois grande, mon ami » (C. Péguy)

par Pierluigi Banna\*

« Nous n'avons jamais rien vu de pareil ! » Comme nous désirons pouvoir le dire à la fin de ces journées ! Mais nous avons un désir encore plus grand : que nous puissions dire, déjà demain matin en nous regardant dans le miroir comme en considérant notre vie toute entière dans cinquante ans : « Nous n'avons jamais rien vu de pareil ! » Une vie unique, spéciale, grande.

C'est le même désir qu'avait une jeune fille de votre âge, Marie. Dès qu'elle a reçu l'annonce de l'ange, lorsqu'elle a dit : « Qu'il me soit fait selon Ta parole » (cf. Lc 1, 38), pas un seul jour n'a passé sans qu'elle ne répète : « Je n'ai jamais rien vu de pareil ! » Ces jours-ci, nous avons nous aussi ce même désir. Il suffit de demander à avoir la même disponibilité simple de cette jeune fille et Dieu fera le reste dans notre vie car « pour lui rien n'est impossible » (cf. Lc 1, 37).

Prions l'*Angélus*, à la page 76 du [livret que vous avez reçu](#).\*\*

*Angélus*

« MÊME L'AMI QUI AVAIT MA CONFIANCE M'A FRAPPÉ DU TALON. » (Ps 40, 10)

Je vous souhaite la bienvenue ! Soyez vraiment les bienvenus, je ne le dis pas par formalisme ! Soyez les bienvenus, parce que nous vous attendions ici, dans un lieu où nous pouvons enfin ne pas nous sentir esclaves du jugement des autres, de ceux qui se font appeler « amis » et ne le sont pas vraiment, dans un lieu où nous ne sommes pas obligés d'être à la merci de nos résultats scolaires ou des prétentions des adultes. Ici, nous pouvons enfin être libres de tous ces esclavages qui nous laissent toujours plus dans l'incertitude et seuls. Ici, nous sommes accueillis pour ce que nous sommes.

Pourtant, sommes-nous sûrs de nous en sortir ? Sommes-nous vraiment sûrs qu'en fin de »

\* Introduction au Triduum pascal de CL-Lycée, Rimini, le 13 avril 2017.

\*\* Le livret « *Nous n'avons jamais rien vu de pareil !* » recueille les textes cités au cours du Triduum pascal et peut être [téléchargé au format pdf](#).

» compte la vie n'est pas une arnaque ? Êtes-vous vraiment sûrs que je ne me moque pas de vous ? Comme l'écrit dramatiquement l'une de vous : « Comment peut-on tendre l'autre joue à un père qui est absent de ta vie ? Comment puis-je vivre de cet amour que j'ai vu mais qui est constamment enseveli sous la haine et l'insécurité ? »

La question de notre amie est dramatique et radicale, de même que beaucoup de vos questions qui nous sont arrivées avant ce Triduum pascal. La question est de savoir si nous sommes vraiment sûrs qu'en fin de compte la vie nous attend, comme le chante Fiorella Mannoia (« Qu'elle soit bénie »), quand nous voyons nos parents nous abandonner pour construire leur propre avenir, des adultes toujours plus cyniques, n'ayant guère d'espoir que nos désirs puissent se réaliser. En sommes-nous sûrs quand des amitiés ou des amours qui nous promettent tant et encore plus nous font tout à coup nous effondrer, monter et descendre au gré des montagnes russes de nos émotions ? Sommes-nous vraiment sûrs que nous ne nous moquons pas les uns des autres quand nous disons que notre vie est spéciale, que nous pouvons dire de notre vie : « Nous n'avons jamais rien vu de pareil ! » ? N'est-ce pas plutôt vrai, comme l'écrit d'un de vous (le lire a suscité en moi un grand élan de compassion) que notre vie est comme une roue de secours qui pourra parfois être utilisée par l'un, exploitée par un autre, puis abandonnée ?

Comme le dit don Giussani à la page 4 du livret, voilà ce qui « caractérise l'homme aujourd'hui : le doute quant à l'existence, la peur d'exister, la fragilité de la vie, l'inconsistance de soi, la terreur de l'impossibilité ; l'horreur de la disproportion entre soi-même et l'idéal » (*Corresponsabilità* [Co-responsabilité]).

Parce que nous dépendons de l'opinion des autres (amis, parents, enseignants), devant une mauvaise note, devant un devoir en classe ou devant le message inattendu d'un ami, comme le dit l'une de vous (dans un poème que vous trouverez à la page 6), « nous sommes fragiles / à la merci d'évènements incontrôlables ». On est bien loin d'être libre du jugement des autres ! Au contraire, ce qui caractérise peut-être notre temps est précisément ce manque de tendresse envers nous-mêmes, tirillés d'un côté et de l'autre par les prétentions de tous, par les attentes de tous, inquiets que nous sommes de ne décevoir personne. Mais en fin de compte est-ce que nous nous aimons encore un tout petit peu ?

Il semble que ce soit notre pauvre moi qui doit porter les conséquences de toutes ces prétentions. Giorgio Gaber le décrit de manière ironique, sympathique, mais aussi tragique, dans la chanson que vous trouverez à la page 5 (*L'odore* [L'odeur]). Il pense avoir réalisé son rêve, il va avec sa petite amie au bord d'un lac ; une situation romantique se crée ; il l'attendait peut-être depuis longtemps. Mais, à un moment donné, il sent une puanteur terrible : c'est peut-être ce coin-là. Alors il prend courage, il interrompt ce moment romantique et se déplace à un autre endroit. Il lui faut un peu de temps pour recréer la même atmosphère avec son amie. Encore cette puanteur ! C'est elle qui sent mauvais ! Alors il cherche à ne pas y faire attention, il l'embrasse pour lui boucher le nez ! Mais il n'y a rien à faire, si bien qu'il doit renoncer à ce rêve. Il rentre chez lui, résigné, ferme la porte derrière lui et pousse un soupir de soulagement. Mais il sent encore cette puanteur. Il la porte en lui ! C'est lui qui sent mauvais ! Et il n'arrive pas à s'en défaire. Voilà la chose la plus terrible de notre époque : penser que c'est nous qui sommes défectueux, non pas que les autres attendent trop de nous et ne nous comprennent pas, mais que c'est nous qui ne sommes pas adaptés, sans éprouver la moindre tendresse envers nous-mêmes. À la page 5 du livret, don Giussani dit : si quelqu'un nous écrasait le gros orteil dans le bus, nous serions tout de suite prêts à crier, à nous fâcher avec cette personne, mais si l'on nous dit que nous n'allons pas bien, que nous ne sommes pas bien habillés, que nous avons dit ce qu'il ne fallait pas, nous nous sentons mourir de l'intérieur. »

» Penser que notre humanité soit irrémédiablement défectueuse, toujours inadaptée, jamais à la hauteur des prétentions des autres, est la grande inhumanité de notre temps : c'est « faire disparaître le moi » (*In cammino. 1992-1998* [En chemin]), comme le dit don Giussani (à la page 5). Quand on nous dit que nous n'allons pas bien, nous sommes loin de crier ! C'est comme si nous étions dans un de ces cauchemars où la peur nous saisit et où nous voudrions crier mais le souffle nous manque, la voix ne sort pas. C'est la trahison la plus grande que l'on puisse nous infliger. Voilà en effet la chose la plus inhumaine de notre temps : ce n'est pas tellement le fait de ne pas y arriver, mais plutôt d'être face à quelqu'un qui nous dit : « Tu n'es pas capable ».

Alors, comme l'écrit l'un de nous, la tentation nous saisit de renoncer à des désirs trop grands, de renoncer à chercher ce « Nous n'avons jamais rien vu de pareil ! », parce que le fait de nous poser des questions trop grandes, d'avoir des désirs trop grands nous déçoit ensuite et ne nous fait que souffrir. C'est ainsi que nous finissons par nous laisser dévorer par l'apathie de la vie quotidienne.

Cette grande insécurité, cette grande peur d'être tout simplement nous-mêmes, est issue de la perception, comme l'écrit Etty Hillesum (à la page 5), que personne ne « te sera reconnaissant pour cette lutte ou, pour le dire encore mieux, à qui importera-t-elle ? » (*Journal*). En effet, que la vie soit une arnaque peut encore rester une question théorique, comme le disait une très chère amie de Rome, parce que nous pouvons encore en parler. Mais quand je m'aperçois que non seulement mon papa, non seulement mon prof (dont je peux me fichier), non seulement ma petite amie - car on peut en trouver d'autres - mais que même l'ami en qui j'avais confiance me trahit, c'est-à-dire qu'il pense que je suis défectueux, que tout mon moi, tel qu'il est, le gêne (si bien qu'il vaut mieux ne pas dire certaines choses, ne pas toucher certains sujets, ne pas prononcer certaines phrases), alors on éprouve la plus grande douleur dont un homme peut faire l'expérience : la trahison d'un ami.

Songez au fait que ce soir nous faisons mémoire du moment où Jésus s'est rendu compte que l'un des douze qu'il avait aimé le plus au monde, Judas, un de ceux à qui il avait tout donné, était sur le point de le trahir. Pour Judas, la présence de Jésus n'était plus fascinante, aimable, mais elle était devenue gênante. Jésus s'aperçoit que, pour cet ami, il vaut mieux qu'il meure.

Écoutons le récit du moment où Jésus s'aperçoit de la trahison de Judas, telle qu'elle est décrite par les paroles de l'évangéliste Jean. Songeons aussi à toutes les fois où nous aussi nous sommes sentis trahis, où nous nous sommes découverts sans visage parce que nous n'avions plus d'amis, songeons à toutes les fois où nous avons senti notre moi disparaître, où nous n'avons pas eu la moindre tendresse envers nous-mêmes parce que nous nous sentions trahis.

« Jésus fut bouleversé en son esprit, et il rendit ce témoignage : “Amen, amen, je vous le dis : l'un de vous me livrera.” Les disciples se regardaient les uns les autres avec embarras, ne sachant pas de qui Jésus parlait. Il y avait à table, appuyé contre Jésus, l'un de ses disciples, celui que Jésus aimait. Simon-Pierre lui fait signe de demander à Jésus de qui il veut parler. Le disciple se penche donc sur la poitrine de Jésus et lui dit : “Seigneur, qui est-ce ?” Jésus lui répond : “C'est celui à qui je donnerai la bouchée que je vais tremper dans le plat.” Il trempe la bouchée, et la donne à Judas, fils de Simon l'Isariote. Et, quand Judas eut pris la bouchée, Satan entra en lui. Jésus lui dit alors : “Ce que tu fais, fais-le vite.” » (Jn 13, 21-27).

Quand nous nous sentons trahis par un ami, nous sentons un abîme se creuser en nous et nous nous découvrons sans visage. Écoutons le chant que vous trouverez à la page 6.

*Il mio volto*